

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène IMHOFT

Le conflit sino-japonais et la Mission catholique
suisse de Tsitsikar

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1932, tome 31, p. 24-27

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le conflit sino-japonais et la Mission catholique suisse de Tsitsikar

« *Moukden et Kirin occupées par les troupes japonaises* », telle fut la nouvelle qui, le 16 septembre 1931, produisit sur la population de *Tsitsikar* l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel sans nuage. Fiévreuse, grandissante, l'inquiétude devint panique, lorsqu'on apprit, de plus, que le général Tchang, chef des rebelles chinois, s'apprêtait, avec l'aide des troupes japonaises, à s'emparer de la capitale du Hei-loug-kiang et à prendre en mains le gouvernement de la province.

Selon son habitude, le général Wän-fou-lin, gouverneur légitime, n'était pas à *Tsitsikar*, mais à Pékin. Et comme les casernes regorgeaient de soldats, on pouvait, avec raison, craindre qu'une émeute ne se produisît, et le pillage de la ville, avant même l'arrivée de Tchang. Une délégation fut donc envoyée en toute hâte à Taonan, quartier général de Tchang, pour lui souhaiter la bienvenue et le saluer comme nouveau gouverneur.

Mais voici, qu'entre temps arrive à *Tsitsikar* le général *Ma-dchän-shän*, de *Taheïho* (en russe, Blagovijew), nommé gouverneur par les autorités nationalistes de Nanking. Sans tarder, il met la ville sur pied de guerre, mobilise toutes les forces de la province, fait construire des fortifications et envoie le gros de son armée prendre position à Kiang'iao, près du *pont du Nonni*, afin d'arrêter la marche en avant des troupes pro-japonaises du général Tchang. Peu de temps après, tandis que, menaçants, les avions japonais survolent *Tsitsikar*, un combat acharné se livre au pont du Nonni. La population de *Tsitsikar* se souvenait encore avec terreur des avions de guerre qui, en 1929, lors du conflit russo-chinois, avaient paru sur la ville. Aussi, quand elle vit ceux des Japonais, la panique fut-elle à son comble.

La Mission catholique de Tsitsikar est placée sous la protection des consulats suisse et français. Nous avons donc hissé sur notre demeure notre drapeau national et le pavillon français. De la sorte, jouissant de « l'exterritorialité » notre station est devenue comme un îlot de paix au milieu de la tourmente.

Mais alors, on vit un véritable assaut se produire vers la mission. Depuis les plus notables employés de l'administration gouvernementale jusqu'à l'humble ouvrier chinois, on vit ces braves gens chercher asile chez nous. En quelques heures nous avons accueilli un millier de ces réfugiés. Tous nos locaux en furent remplis jusqu'à la dernière place disponible... Pouvions-nous repousser ces malheureux que chassait la peur de l'ennemi, des brigands et du pillage ? Non ! La charité chrétienne nous

imposait de les recevoir, malgré le danger qui pouvait en résulter pour nous-mêmes, malgré les frais énormes qu'entraînait cette hospitalité. Par suite des réquisitions militaires, par suite aussi des communications entravées par la guerre et le banditisme, les vivres et le charbon sont devenus ici hors de prix.

La bataille sur le Nonni battait son plein. En partie détruit par les Chinois, le pont fut remis en état par les Japonais, qui poursuivirent ensuite leur avance dans le pays. Des combats très meurtriers eurent lieu devant Sän-Diän-fang, près d'Anganki, et dans les environs de Tsitsikar.

Un correspondant de la « United Presse », qui parcourut en chariot toute la ligne de front du Nonni, a pu se rendre compte des suites de ces combats. Non loin du fleuve, il trouve les premières victimes chinoises ; bien que morts depuis 24 heures à peine, les soldats sont entièrement gelés. Sur le théâtre même de la bataille le spectacle est encore plus poignant : des corps déchiquetés, broyés, remplissent les ravins au bord des routes. Des meutes de chiens affamés parcourent la campagne et s'attaquent aux cadavres des chevaux qui encombrant le terrain. Venus des villages voisins, des paysans rôdent autour des morts, en quête des objets de valeur ou des vêtements utilisables. Même les chevaux tombés leur sont de profit : ils coupent de gros morceaux de cette viande gelée pour s'en faire des provisions. Partout des monceaux de cadavres chinois, jusqu'à trente à la fois entassés et gelés. A deux milles de Tsitsikar, le correspondant arrive à une ferme entourée de murs en pierres ; dans la cour environ 50 soldats japonais, immobilisés par le froid, montent la garde autour de leurs blessés ; leurs uniformes, leurs casques, leurs fusils sont couverts de boue ; hors de l'enceinte gisent des blessés chinois pour qui il n'y a pas de place dans la ferme.

Comment décrire l'état de ces blessés ! — Le froid rigoureux, (-15 jusqu'à -20 degrés Cels.), le manque d'équipement d'hiver, surtout le défaut d'organisation sanitaire dans l'armée du général Ma, furent la cause de la mort de beaucoup d'entre eux. Ce n'est qu'à la vue des besoins criants de ces pauvres blessés qu'on finit par organiser, du côté chinois, un service sanitaire.

Emue de tant de misère, la mission catholique, de concert avec une société médicale de Tsitsikar, offrit ses services comme section de la Croix-Rouge. Harcelé par les Japonais, en butte à des difficultés de tous genres, le général Ma n'avait pas le temps de s'occuper des blessés ; il accepta donc avec reconnaissance l'offre qui lui était faite et nomma le soussigné président extraordinaire de la Croix-Rouge du Hei-loung-Kiang.

Aussitôt un lazaret fut ouvert à Anganki (1^{re} étape), où les blessés devaient recevoir les soins les plus urgents, en attendant d'être évacués sur Tsitsikar. L'hôpital de cette ville ne pouvait héberger que 300 malades. *La mission catholique mit donc à disposition les locaux de son collège.* Deux cents grands blessés furent, à grand peine, amenés à Tsitsikar. Il fallut s'en tenir là : les Japonais étant aux portes de la ville.

La panique y était à son paroxysme. Des récits effrayants se colportaient sur les cruautés des soldats ennemis. Qui pouvait

fuir, fuyait. Même le directeur et les médecins de l'hôpital voulaient abandonner leurs postes. Je dus prendre sur moi la responsabilité de leur sort afin de les retenir et de rassurer les blessés.

Le 19 novembre, l'armée du Mikado fit son entrée dans Tsitsikar ; infanterie, cavalerie, artillerie etc. défilèrent dans les rues avec une discipline et une tenue irréprochable. Aucun Chinois, civil ou soldat blessé, n'y perdit même un cheveu. Mais le lazaret se trouve dans une situation critique. Avec l'année vaincue se sont retirés non seulement le général Ma et la police, mais aussi les autorités responsables et le personnel des banques, de sorte qu'il ne reste presque personne pour s'occuper de l'hôpital et de l'entretien des blessés.

L'asile municipal abrite 80 vieillards, autant d'orphelins et un certain nombre d'hommes rendus invalides durant le conflit russo-chinois. De plus, environ 200 femmes y gagnaient leur vie par le travail de leurs mains, tissage, broderie etc. Cette œuvre, si nécessaire, si bienfaisante, va périlcliter, si on ne lui porte pas prompt secours. Son directeur est venu me prier de la prendre en mains et de la sauver. Tâche impossible si du pays suisse ne nous arrivent pas nombreux et généreux les dons de nos bienfaiteurs !

Les secours doivent être rapides, car nos provisions, tant au lazaret qu'à l'asile, s'épuisent et touchent à leur fin. Sur un appui de l'Etat il ne faut pas compter. On dit bien qu'une contre-attaque chinoise, en vue de reprendre Tsitsikar, va se produire. Mais, même renforcées par les bandes de brigands, les troupes du général Ma ne seront jamais en mesure de combattre victorieusement l'armée japonaise si bien aguerrie et si bien équipée qui occupe Tsitsikar. D'autre part, les Japonais n'ont nullement l'air de vouloir évacuer bientôt la place si chèrement conquise. Avec une surprenante rapidité, malgré les rigueurs de la température (-30 degrés Cels.), ils ont aménagé une magnifique place d'aviation, construit 7 à 8 superbes garages, et se sont installés partout confortablement.

Il faut le dire à leur honneur : jusqu'à présent la population de Tsitsikar n'a eu à subir aucun dommage direct du fait de l'occupation japonaise. Il règne parmi les troupes ennemies une discipline sévère ; l'ordre et la tranquillité publics sont même mieux assurés qu'ils ne l'étaient par les milices chinoises. Tout ce que les Japonais réquisitionnent, enfin, corvées, vivres etc., est exactement payé, dédommagé.

Aussitôt après leur arrivée les Japonais se sont mis en devoir d'organiser une nouvelle administration chinoise ; ils n'y ont pas réussi encore, car le général Ma, de son nouveau quartier général de Hailum, menace de continuer la lutte et combattra certainement tout gouvernement irrégulier.

En l'absence de gouvernement stable et sûr, le *banditisme* a pris dans la province des proportions effrayantes. Des troupes de 100 à 2000 hommes, équipées et organisées militairement, parcourent le pays, volent, tuent, pillent tout sur leur passage. Un grand nombre de ces brigands sont d'anciens soldats, déserteurs ou battus, de l'armée du général Ma. Leur sauvagerie

et leur audace dépassent les bornes de ce qu'on peut imaginer : ils s'attaquent non seulement aux villages perdus dans la steppe, mais aussi aux grandes villes. Dernièrement ils ont fait une tentative sur Tsitsikar, mais les avions et l'artillerie des Japonais eurent tôt fait de les disperser.

Que va devenir le Hei-loung-kiang ? Quel est le sort futur de la Mandchourie ? Voilà des questions qui préoccupent à bon droit tous les habitants de ce beau pays, mais auxquelles il est bien difficile de donner une réponse précise. Au bon et paisible peuple mandchou nous souhaitons des jours meilleurs !

Tsitsikar, 15 décembre 1931.

Dr Eugène IMHOF

Les dons en faveur de la Mission suisse de Tsitsikar peuvent être envoyés à l'Institut de Bethléem, Immensee (Chèque postal VII 394).

Distinction

Nous apprenons avec plaisir que notre collaborateur, M. Eugène Imhof, a été nommé préfet apostolique par le Saint-Siège, le 11 janvier, en reconnaissance de son dévouement envers les malades, les blessés et les pauvres.

Le nouveau préfet apostolique est né le 9 janvier 1899 et il a fait ses études dans les collèges d'Einsiedeln et de Schwytz.